

Et Dieu créa le rang...

Luc Bureau

Volume 28, numéro 73-74, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021657ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021657ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Bureau, L. (1984). Et Dieu créa le rang.... *Cahiers de géographie du Québec*, 28 (73-74), 235–240. <https://doi.org/10.7202/021657ar>

ET DIEU CRÉA LE RANG... 1

par

Luc BUREAU

*Département de géographie,
Université Laval, Québec, G1K 7P4*

Au début, au premier jour de la genèse coloniale, l'Amérique a le charme des tissus neufs ; il n'en tient qu'à l'habileté ou à l'imagination de l'arpenteur-urbaniste-modéliste d'y faire courir mille et un dessins capricieux et contrastés. Ou ce ne sera que surfaces courbes, culs-de-sac, dédales, gribouillis extravagants, nœuds gordiens et guirlandes d'arabesques : sorte d'urbanisme naturel, végétal, involontaire. Ou, à l'opposé, le sol se rangera à la discipline des angles droits, des surfaces rectangulaires, des routes en boulets de canons, des champs taillés au cordeau et des courbes débosselées : urbanisme artificiel, volontaire, rationnel, abstrait. Le choix entre les deux modèles est important, car il contient et raconte les obsessions esthétiques et aménagistes de toute une époque.

Urbanisme spontané. Urbanisme planifié. Lequel de ces deux modèles polarisants fixera les formes du sol encore plastique de la Nouvelle-France ? Reconnaissons, en l'adaptant, l'expérience que Jacques Monod conduit dans les premières pages de son livre *Le hasard et la nécessité* (1970). Monod pose une question affolante : peut-on programmer une machine de manière à ce que celle-ci puisse distinguer les objets naturels des objets artificiels (les artefacts) ? À cette question déjà presque indomptable, ajoutons pour notre part cette autre capable de nous conduire à une déconfiture totale : peut-on du même coup programmer l'idem-machine de manière à ce qu'elle puisse distinguer parmi les objets artificiels ceux qui sont le produit de la raison de ceux qui sont le produit d'une activité instinctive. Pour remplir cette double mission impossible, la machine ne dispose que de deux malheureux critères : *régularité* et *répétition*. Tous les objets ayant des formes régulières et répétitives seront classés comme des artefacts produits dans les ateliers de la raison, tandis que les objets aux géométries entortillées et variables seront rangés dans le fourre-tout de la nature instinctive et irréflectie.

Munie de ces deux critères, la nouvelle machine part à la reconnaissance et à l'identification des objets du Nouveau Monde. Elle survole actuellement la Nouvelle-France et lance ses tentacules dans toutes les directions. En la vallée du Saint-Laurent, elle découvre un ordre géométrique auquel rien n'échappe : de la plus petite parcelle de terre à l'ensemble des vastes domaines seigneuriaux déjà concédés, tout n'est que lignes droites, angles droits, rectangles oblongs, alignements uniformes, configurations mathématiques inflexibles. Mais soudain, au moment même où l'appareil va nous dire dans quelle catégorie d'objets il classe les paysages laurentiens, il commet un impair inacceptable : il range dans la catégorie des artefacts raisonnés d'insignifiants cristaux de quartz et des ruches d'abeilles sauvages. Qui désormais

pourra décréter ce qui relève de l'homme, de la nature ou des dieux dans la configuration des terres laurentiennes ?

À L'ORIGINE DU « RANG » : L'ARPEMENTAGE DIVIN

Admettons que la nature laurentienne abonde en dessins abstraits répétitifs. Reste à savoir l'origine de ces dessins. Chacun est libre de risquer ses propres hypothèses. Il y a ceux pour qui la géométrie précède la Nouvelle-France. Ils soutiennent que l'arpenteur-géomètre, en ces terres nouvelles, n'a fait que copier les tracés déjà esquissés par l'Arpenteur suprême. « Encore ici, insiste l'historien Groulx, reconnaissons... l'intervention de la *géographie* (euphémisme pour désigner le Très-Haut). L'état neuf, inoccupé du pays, le caractère généralement plat de la vallée laurentienne ont permis des divisions uniformes » (1960, p. 87 ; le soulignage est de nous). Un spécialiste de l'histoire seigneuriale, Marcel Trudel, fait appel aux mêmes forces occultes de la géographie pour expliquer la forme des seigneuries laurentiennes : « La documentation ne nous a pas conservé d'explication officielle de l'usage courant (du fief rectangulaire), mais cette explication, nous avons lieu de la trouver dans la *géographie* » (1974, p. 14 ; le soulignage et la parenthèse sont ajoutés). Le même auteur évoque à nouveau le mystérieux phénomène géographique lorsqu'il interprète l'orientation nord-ouest sud-est de ces mêmes seigneuries : « C'est en 1638 que nous rencontrons un premier texte qui nous éclaire sur le rumb du vent auquel on soumettra l'ensemble des fiefs laurentiens... Cette première déclaration officielle sur l'orientation d'un fief est conforme à la *géographie...* » (*Ibid.*, p. 16 ; le soulignage est toujours de nous). Enfin, à une autre échelle, la même cause devant produire le même effet, l'historien reconnaît implicitement l'action décisive de la géographie dans la forme et l'orientation des censives. Les géographes pour sûr ne se sont jamais opposés à de telles professions de foi de la part des historiens ; ils n'ont fait la plupart du temps qu'entériner les propos de ces derniers ou les reprendre à leur compte.

À L'ORIGINE DU « RANG » : L'INSTINCT PAYSAN

D'autres esprits cherchent dans la *personnalité* de l'habitant canadien, dans la *conscience* qu'il a de lui-même et de son environnement, les raisons qui l'incitent à découper son univers en bandelettes parallèles et uniformes. Dans cette version « petit berger » du déterminisme humain, l'habitant crée et ajuste son environnement aux représentations qu'il s'en fait :

Ce schème d'établissement (en seigneuries, rangs et lots) avait des avantages si évidents qu'il semble s'être élaboré spontanément sans plan officiel d'aménagement du territoire... Chaque habitant avait un voisin assez rapproché, l'arpentage était facile... Ce schème d'établissement s'instaura presque à l'insu des autorités coloniales... On peut donc parler d'un aménagement spontané du territoire... (Dubreuil, 1976, 40-44).

Depuis le régime français, l'*occupation du sol* est aussi singulière que l'est la personnalité de *celui qui l'a inventé* (sic). L'habitant et le rang sont aussi inséparables l'un de l'autre que le curé l'est de la paroisse... Est-ce, d'autre part, la grande sociabilité des Québécois qui les a amenés à se grouper, ou est-ce le mode d'occupation de la terre qui a développé chez eux l'habitude et le plaisir d'être ensemble ? Les terres sont étroites et longues ; les maisons sont proches les unes des autres... Cet arrangement encourage la sociabilité et les initiatives communautaires... (Rioux, 1974, p. 74 ; le soulignage est de nous).

Ce genre de relation giratoire (œuf-poule-œuf...) n'a qu'un seul inconvénient — mais il est de taille ! C'est de n'être que pure fiction, griserie de mots d'auteurs entichés des équilibres d'autant et qui cherchent à nous convaincre du rôle déterminant du simple paysan dans le façonnement d'un univers tout à fait singulier : « Le mode d'occupation du sol québécois est unique et le mot 'rang' qui le désigne est québécois » (*Ibid.*, p. 75). Rien n'est pourtant moins sûr que cette unicité. Rien n'est également moins sûr que le rôle décisif de l'habitant dans la mise au point de ce mode d'occupation des terres.

À L'ORIGINE DU « RANG » : LE DESSEIN PRÉALABLE AU DESSIN

Même s'il peut sembler rabattu, évoquons pour l'affaire ce synchronisme historique : la colonisation de la Nouvelle-France participe aux grands mouvements de pensée et d'action de la Renaissance. En réaction contre l'ascétisme, la mystique austère, les idées et les mœurs rabougris du Moyen Âge, apparaît à cette époque tout un courant d'aspirations nouvelles, que nous résumons ici par cette enfilade d'attributs : soif de connaissance, foi en la raison humaine, volonté de puissance et d'ordre, prétention à la domination de la nature, confiance en l'individu et culte du progrès. Or, ces nouvelles attitudes semblent inséparables de la manière dont sera perçu le Nouveau Monde et des formes d'organisation spatiale qu'on y projettera.

Si tel est le cas, la campagne orthogonale laurentienne occupe une place de choix parmi les grandes productions utopiques de l'histoire. Un modèle d'artifice. Elle n'emprunte rien à la nature, rien aux traditions, rien aux paysans et rien aux dieux ; elle est avant tout le produit d'un exercice de logique abstraite, qui assujettit le monde réel à l'irréalité de figures géométriques rigoureuses et sans fantaisie. Elle se conforme en cela aux aspirations extravagantes d'un XVI^e et XVII^e siècles qui proclament si vaniteusement que « toute la nature est mathématisable » : il s'agit d'en régulariser le fonctionnement. Et si la nature doit être purgée de toute irrégularité, il paraît sage de commencer par le sol. C'est d'ailleurs toujours au niveau de la « discipline du sol » que s'amorce le discours utopique. Et quelle bénédiction s'il s'agit d'un sol neuf, qui n'a pas encore été envahi par les ordures de l'Histoire. Alors, Descartes et tous ses copains seront aux petits oiseaux ; leur goût de l'ordre, des belles constructions rationnelles y trouve pré vert à leur langue :

« Ainsi voit-on que les bâtiments qu'un seul architecte a entrepris et achevés ont coutume d'être plus beaux et mieux ordonnés que ceux que plusieurs ont tâché de raccommo-der, en faisant servir de vieilles murailles qui avaient été bâties à d'autres fins. Ainsi ces anciennes cités, qui... sont devenues, par succession du temps, de grandes villes, sont ordinairement si mal compassées (proportionnées), *au prix de ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie dans une plaine*, qu'encore que, considérant leurs édifices chacun à part, on y trouve souvent autant ou plus d'art qu'en ces autres ; toutefois, à voir comment ils sont arrangés, ici un grand, là un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune, que *la volonté de quelques hommes usant de raison*, qui les a ainsi disposés. » (Descartes, 1966, *Discours de la méthode*, 2^e partie ; le soulignage est de nous).

C'est le « père de la pensée moderne » qui s'exprime ici et qui nous dit comment on doit regarder les lieux de l'homme :

- préférer à tout autre espace les lieux neufs ;
- préférer les lieux créés tout d'une pièce à ceux qui se sont formés progressivement, par ajouts et tâtonnements ;

- préférer les lieux réguliers, tracés au cordeau, à ceux qui exhibent des tracés embrouillés, des alignements tortueux ;
- enfin, juge le philosophe, la raison est la matrice suprême d'une bonne ordonnance de l'espace.

Drôle de coïncidence que ces prescriptions du « savoir voir » de Descartes datent très exactement de la période d'irruption du modèle orthogonal en terre laurentienne : décennie 1630-1640. Existerait-il alors des ficelles insoupçonnées entre les deux événements ? Cette époque ne serait-elle pas en train d'élaborer un nouveau modèle de représentation spatiale, ou mieux encore un nouveau code de perception des lieux ? La terre laurentienne ne serait plus qu'un simple cas d'espèce devant se conformer aux instructions de ce code : règle des alignements réguliers, règle de la symétrie, règle de l'interchangeabilité des lieux... Alors, Descartes mérite d'emblée le titre de père spirituel de l'urbanisme en Nouvelle-France.

Mais des « pères spirituels », il s'en trouve bien d'autres en cette époque engrossée de pouvoir, de parades et de monuments. L'historien de l'urbanisme, Pierre Lavedan (1959), cite les noms de Richelieu, Colbert et Louis XIV comme des animateurs hors série dans le domaine de l'urbanisme au XVII^e siècle. Mais ces mêmes bonnets sont aussi ceux qui incarnent à son plus haut degré la politique coloniale de la France en Amérique. Comment dès lors empêcher que les mêmes intérêts et les mêmes obsessions n'occupent simultanément les deux champs : celui de l'urbanisme européen et celui des stratégies coloniales d'occupation des terres. Qui pourra jamais dire, par exemple, la relation entre l'œuvre d'édification de la ville nouvelle de Richelieu (en Indre-et-Loire) et la Compagnie des Cent-Associés chargée du peuplement et de la mise en valeur de la Nouvelle-France ? Reconnaissons d'abord que les deux actions sont concomitantes (décennie 1625-1635) et qu'elles sont entreprises par le même personnage faustien, le cardinal de Richelieu. La ville du Cardinal est construite sur un plan rectangulaire parfait de 700 mètres de long par 400 de large, avec une rue principale de 12 mètres de largeur : la première ville « pensée » de France, dira-t-on de cette cité qui ne fut jamais qu'un gros village. Le même jour — ou à peu d'années près ! — où cette ville volontaire impose son profil sur la terre des hommes, la Compagnie du Cardinal (Les Cent-Associés) découpe les terres laurentiennes en larges fiefs rectangulaires, divisés à leur tour en lots rectangulaires : la première campagne « pensée » d'Amérique... ou peut-être du monde, aurait-on pu dire. Il n'y a sans doute aucun lien de causalité entre ces événements, mais lorsque le fabuliste La Fontaine, le 5 septembre 1663, se raille de la ville de Richelieu qui « aura bientôt la gloire d'être le plus beau village de l'univers », on croirait alors qu'il nous crayonne certains traits majeurs du rang québécois :

Enfin elle est, à mon avis,
Mal située et bien bâtie :
On en a fait tous les logis
D'une pareille symétrie.

Je ne vis personne en la rue ;
Il m'en déplut, j'aime aux cités
Un peu plus de bruit et de cohue.

J'ai dit la rue, et j'ai bien dit,
Car elle est seule, et des plus dretes ;
Que Dieu lui donne le crédit
D'avoir un jour des cadettes !

(Lettres de Jean de La Fontaine à sa femme sur un voyage de Paris en Limousin — Lettre IV, 5 septembre 1663)

La ville de Richelieu et le rang laurentien, par-dessus l'Atlantique qui les sépare, incarnent tous deux une conception mécanique de la cité idéale ; leur sens est donc bien plus grave qu'il n'apparaît à première vue. Dès l'instant de leur conception, l'un et l'autre nient l'objet qu'ils voudraient être. Richelieu est une ville qui ne sera jamais une ville (Cette ville, écrit La Fontaine, « aura la gloire d'être le plus beau *village* de l'univers ») ; le rang et les lots quadrangulaires sont une campagne qui ne sera jamais tout à fait une campagne. Mais que sont-ils alors ? Des espaces qui échappent à l'espace. Une image, un plan fondé sur les principes de la géométrie, qui se substituent à la réalité des lieux en excluant leurs particularités.

Auparavant, avant l'Amérique et Samuel de Champlain, avant Thomas More et Thomas Jefferson, la campagne semblait être une lente émanation du sol ; elle en exprimait les moindres remous et en portait les stigmates. Nul n'aurait pu dire la part exacte de la nature, des hommes et des dieux dans ses configurations mimétiques. Puis, un jour, tout bascula. La campagne n'était plus une sécrétion du sol, ni de la tradition, ni du temps, ni du savoir-faire collectif ; elle était devenue une équation mathématique. La seule raison d'être du sol était dorénavant de servir de support à cette équation sacrilège. D'autre part, la perfection de l'équation — parfaite puisque rationnelle — la rendait apte à servir de base, pendant plus de trois siècles, à tous les aménagements ultérieurs.

*
* *
*

Sol désacralisé. Espace dédramatisé. Savoir démystifié. Génies des lieux assassinés. Où ces épouvantables événements vont-ils se produire ? En Nouvelle-France, sur les rives du Saint-Laurent, quelque part au pourtour de Québec. Pour la première fois sur la terre des hommes, ce n'est plus une pyramide, une rue ou une ville que l'on soumet à l'isotropie géométrique, mais la campagne actuelle et projetée de tout un continent. Car, dès 1660, si tout n'est pas géométrisé en terre laurentienne, tout est perçu comme géométrisable. La terre de l'habitant ne sera jamais plus qu'une image imitant le monde, qu'un objet d'échange purgé de toute signification symbolique profonde. Le rang laurentien tinte ainsi le glas d'une société paysanne mort-née.

NOTE

¹ Certains éléments de réflexion de même que certains passages contenus dans ce texte ont été empruntés à un chapitre de l'ouvrage intitulé *Entre l'Éden et l'Utopie*, que l'auteur publiera au printemps 1984 chez Québec/Amérique.

BIBLIOGRAPHIE

- BOUDON, Philippe (1978) *Richelieu, ville nouvelle*. Paris, Bordas, 186 p.
 COURVILLE, Serge (1981) Contribution à l'étude de l'origine du rang au Québec : la politique spatiale des Cent-Associés. *Cahiers de géographie du Québec*, 25(65) : 197-236.
 DESCARTES, René (1966) *Discours de la méthode*. Paris, Garnier-Flammarion, 252 p.
 DUBREUIL, Guy et TARRAB, Gilbert (1976) *Culture, territoire et aménagement*. Montréal, Éditions Georges Le Pape, 194 p.
 GROULX, Lionel (1960) *Histoire du Canada français depuis la découverte*. Montréal et Paris, Fides, 394 p.
 HARRIS, R.C. (1968) *The Seigneurial System in Early Canada*. Québec, Presses de l'université Laval et Wisconsin University Press, 274 p.

- LAVEDAN, Pierre (1959) *Histoire de l'urbanisme, Renaissance et Temps Modernes*. Paris, Henri Laurens, Éditeurs, 530 p.
- Lettres de Jean de La Fontaine à sa femme sur un voyage de Paris en Limousin, 1663.*
- RIOUX, Marcel (1974) *Les Québécois*. Paris, Éditions du Seuil, 189 p.
- TRUDEL, Marcel (1974) *Les débuts du régime seigneurial au Canada*. Montréal, Fides, 313 p.